



De la fin de l'ère victorienne à la première guerre mondiale, A.S. Byatt ressuscite vingt ans d'utopies et de désillusions. Impressionnant

Que sont les fées devenues ?

FLORENCE NOUVILLE

Dans *La Philosophie en France au XX^e siècle. Moments* (« Folio essais », 2009), le philosophe Frédéric Worms montre que l'histoire des idées peut être lue à la lumière de ce qu'il appelle des « moments ». Il désigne ainsi des époques au cours desquelles cristallisent un certain nombre de « problèmes ou d'enjeux communs » pouvant donner lieu à des réponses divergentes mais polarisant soudain, comme en écho, l'attention de penseurs, de scientifiques, d'historiens, d'artistes...

Or voilà que l'on trouve aujourd'hui, dans un roman, une quasi-démonstration de cette passionnante théorie. Le dernier ouvrage d'A.S. Byatt apparaît en effet comme une tentative pour capturer le « moment 1900 ». Pas seulement dans son mouvement ou son esprit, mais aussi dans sa chair et dans son sang – le roman commençant avec un accouchement et se terminant sur le carnage des tranchées, en 1916, quelque part entre la Somme et les Flandres.

Ce tournant du siècle, la grande romancière britannique l'attrape et l'épingle comme un papillon rare qu'elle observe longuement. Sur fond de domination britannique contestée et de critique de la deuxième révolution industrielle, ses personnages se retrouvent dans le Kent, « *le jardin magique de l'Angleterre* ». Tous sont en quête de valeurs nouvelles. Certains dans le domaine des arts et des métiers (c'est le mouvement Arts and Crafts qui veut mettre la création à la portée de tous), d'autres dans celui de la politique (la Société fabienne et ses utopies sociales), d'autres encore

disent les Anglais, ne devait-il pas être le premier élément d'« *Albertopolis* », un ensemble de musées et d'institutions éducatives visant à faire converger éducation, industrie, sciences et art – on retrouve là encore l'idée du « moment » avec sa mise en relation des disciplines et des savoirs.

Dans ce musée, le lecteur fait connaissance d'Olive Wellwood, l'un des personnages principaux du livre. Olive est un auteur à succès de contes pour enfants. Cela non plus n'est pas un hasard lorsqu'on sait l'empreinte qu'ont laissée sur Byatt ses vertes lectures (il faut lire le texte magnifique qu'elle a signé dans la *Guardian* à l'occasion du film *Alice*, de Tim Burton, où elle explique que le « nonsense » de Lewis Carroll n'a rien de surnaturel mais qu'il est juste un ordre différent, comme celui des géométries fractales du chaos...).

The Children's Book, c'est donc d'abord le livre pour les enfants, celui qu'Olive écrit pour sa nombreuse progéniture – et dont Byatt incorpore habilement des passages dans la trame du roman, allant jusqu'à faire réagir les destinataires à ce qu'écrit leur mère. Mais c'est aussi le livre des enfants au sens où l'on y voit se déployer leur histoire, celle des amis des enfants, celle des enfants des enfants... – une double nuance que le titre français ne peut pas rendre.

« Faire un roman avec tout. Modéliser un monde aussi complet et complexe que possible »

Livre des enfants. Après avoir enseigné, jusqu'en 1983, elle se consacre entièrement à l'écriture. Auteure d'une trentaine d'ouvrages, dont seuls une douzaine sont traduits en français, elle remporte en 1990 le Man Booker Prize avec *Possession* (Flammarion, 1993). Pour un peu, *Le Livre des enfants* lui aurait valu un deuxième Booker. En 2009, il figurait dans la *short list* du prix. Il a finalement remporté le James Tait Black Memorial Prize, une très ancienne récompense littéraire anglaise qui s'enorgueillit d'avoir distingué plusieurs futurs Prix Nobel – Golding, Gordimer, Coetzee, Lessing...

Au début du *Livre des enfants*, nous sommes en 1895, dans l'ancien musée de South Kensington qui sera bientôt rebaptisé Victoria & Albert. Ce n'est pas un hasard si Byatt a choisi ce lieu. Le « V & A », comme

disent les Anglais, ne devait-il pas être le premier élément d'« *Albertopolis* », un ensemble de musées et d'institutions éducatives visant à faire converger éducation, industrie, sciences et art – on retrouve là encore l'idée du « moment » avec sa mise en relation des disciplines et des savoirs.

Dans ce musée, le lecteur fait connaissance d'Olive Wellwood, l'un des personnages principaux du livre. Olive est un auteur à succès de contes pour enfants. Cela non plus n'est pas un hasard lorsqu'on sait l'empreinte qu'ont laissée sur Byatt ses vertes lectures (il faut lire le texte magnifique qu'elle a signé dans la *Guardian* à l'occasion du film *Alice*, de Tim Burton, où elle explique que le « nonsense » de Lewis Carroll n'a rien de surnaturel mais qu'il est juste un ordre différent, comme celui des géométries fractales du chaos...).

The Children's Book, c'est donc d'abord le livre pour les enfants, celui qu'Olive écrit pour sa nombreuse progéniture – et dont Byatt incorpore habilement des passages dans la trame du roman, allant jusqu'à faire réagir les destinataires à ce qu'écrit leur mère. Mais c'est aussi le livre des enfants au sens où l'on y voit se déployer leur histoire, celle des amis des enfants, celle des enfants des enfants... – une double nuance que le titre français ne peut pas rendre.

Et cette histoire, quelle est-elle ? Celle d'un cycle. Vingt ans (1895-1915) qui nous mènent de Londres à Paris puis Munich. Vingt ans que résument les quatre têtes de chapitres – les commencements, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de plomb – et au cours desquels ces enfants, grands dans « *les étés enchantés de l'époque post-victorienne* », vont découvrir que « *les adultes qui les aiment les trahissent malgré eux* ». Découvrir aussi que l'ombre de la guerre se profile et que leurs rêves ne vont pas tarder à se briser sur les arêtes d'un monde désormais éclaté et privé de ce qui faisait sa rassurante lisibilité.

Il serait présomptueux de vouloir synthétiser ici le récit de ces vingt ans. Sa texture est celle de la vie même. Ses ramifications innombrables. Au *Monde* qui, en 2010, l'interrogeait sur la famille esthétique dans laquelle elle se situait, Byatt disait que sa seule « lignée » était celle des écrivains que « tout intéresse ». Qu'elle se sentait proche des auteurs qui cherchent non pas à « faire un roman avec rien », comme Flaubert, mais « des œuvres d'art avec tout ». Et qu'elle voulait « modéliser un monde aussi complet et complexe que possible ». Avec *Le Livre des enfants*, sa mission est accomplie. Magistralement. ■

Extrait

« Des chauves-souris au moiré brillant glissaient le long d'une haute fenêtre cintrée, et un paravent, sinistre, délicat, superbe, se dressait, composé de cinq femmes de bronze nues dont les ailes, énormes et squelettiques, pareilles aux venturines des papillons de nuit, pendaient sous elles et à leurs côtés. La pièce la plus remarquable, ornementale, avait la forme d'un buste féminin en turquoise émergente de la bou-

che d'une libellule allongée, très allongée, au corps effilé en or, incrusté de pierres précieuses bleues et vertes à intervalles réguliers. (...) La tête de cette femme était couronnée d'un casque, ou plutôt d'un scarabée fendu par le milieu, ou encore les yeux d'insecte de cette créature en pleine métamorphose ? A ses épaules s'accrochaient des ailes, tout à la fois les siennes, s'ouvrant hiératiquement, et celles, réalistes, de la libellule,

réalisées dans un émail transparent sans fond, veiné d'or et entouré de rondelles de turquoise et de cristal. La bête possédait des serres énormes, comme celles d'un dragon (...) Cette pièce était entourée de bijoux moins imposants en forme d'insectes et de fleurs. Philip demanda à Fludd s'il connaissait le procédé de fabrication de cet émail transparent. »

LE LIVRE DES ENFANTS, PAGE 299

LE LIVRE DES ENFANTS (The Children's Book), de A. S. Byatt, traduit de l'anglais par Laurence Petit et Pascal Bataillard, Flammarion, 694 p., 23 €